

Le bêtès malâdès dè la pesta : (suïta)

Autor(en): **C.-C.D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

décoré avec tant de goût par la direction de l'hôpital !

Et derrière ces lits, des fauteuils occupés par des malades plus âgés et des convalescents. Puis, un peu partout, les sœurs, les infirmiers, le chapelain, les médecins, leurs dames et les invités s'efforçant de donner le plus d'attrait possible à cette intéressante soirée.

Cette fête, si bien comprise et éminemment charitable, nous a fait songer un peu à ce qui a été fait pour les hôpitaux et les malades depuis un siècle environ, et à toutes les ressources scientifiques et hygiéniques dont on dispose aujourd'hui. Que de changements, que d'améliorations et que de chemin parcouru !

Ce qui se passait autrefois dans ce domaine est inouï.

Lorsque Mallet du Pan, de Genève, visitant l'hospice de Bicêtre, à Paris, vers la fin du siècle dernier, et constatant que toutes les lois de l'hygiène y étaient méconnues, que les infortunes n'y trouvaient aucun soulagement, il s'écriait : « Je n'ai jamais vu rien de plus affreux ! »

C'est que les hôpitaux d'alors n'étaient pas seulement des hôpitaux, ils étaient en même temps des maisons de force. Tel était Bicêtre, telle la Salpêtrière. Et on ne savait vraiment qui était le plus durement en pénitence des prisonniers ou des malades.

Ecoutez, du reste, ce que dit Mercier, dans son Tableau de Paris, après une visite à Bicêtre, à cette époque :

Jusqu'à l'air du lieu que l'on sent à quatre cents toises, tout vous dit que vous approchez d'un asile de misère et de dégradation. On est ému de voir sur le même point, et tout à côté des gens condamnés, les malades, les fous, les vieillards, les gens mutilés. Parlant à un de ces malheureux, je lui dis : « Que désireriez-vous, mon ami ? »

— « Oh ! monsieur, si j'avais seulement un sou à dépenser par jour ! » — « Eh bien ? » — « Nous ne coucherions plus que trois ensemble ! » — « Et si vous aviez deux sous ? » — « Oh ! je boirais du vin deux fois la semaine ! » — « Et si vous aviez trois sous ? » — « Oh ! je mangerais un peu de viande tous les trois jours ! »

« Nous ne coucherions plus que trois ensemble ! » C'était, avant la Révolution, le cri de douleur dans les hôpitaux, la marque d'un vrai supplice. On était quatre par lit ; plus d'un, souvent, atteint de maladies affreuses ; quatre à s'empoisonner par le contact. Et même, au rapport du chirurgien Colou de Dirol, les lits pour les femmes, à Bicêtre, étaient encore plus encombrés ; il représente les malheureuses, couvertes de plaies, entassées dans des salles étroites, malsaines, où l'air n'a pas de circulation. « J'en vois, disait-il, une partie couchées par terre, aimant mieux braver le froid et l'humidité du sol que d'être exposées à recevoir sur leur mal des coups et des meurtrissures ; heurteuses encore si elles ont un haillon pour leur servir de matelas ! »

On raconte, en outre, qu'à l'Hôtel-Dieu, les malades couchaient deux à deux, et encore n'était-ce qu'aux époques où cet hôpital était peu encombré. Dans les temps d'épidémie, chaque lit contenait quatre, cinq, six malades. Pour économiser la place, on fit même des lits à deux étages, comme on en voit encore chez les campagnards, dans certaines contrées.

Vous vous demanderez sans doute quelle était la position de ces malades, couchant six dans le même lit. Eh bien, on en mettait trois à la tête et trois au pied, de sorte que les pieds des uns répondaient aux épaules des autres. Comment se reposer dans cette situation, comment se retourner ?

On ne peut, sans émotion, penser à l'existence misérable de malades ainsi entassés dans les hôpitaux d'autrefois, exposés à la plus effroyable promiscuité, assistant à l'agonie des uns, aux convulsions des autres.

* * *

Et quant à ce qu'il s'agit de Lausanne, — nous en avons déjà parlé dans le *Conteur*, — on a peine à se représenter ce qu'était l'hôpital au commencement du siècle. Le bâtiment de la Mercerie, actuellement l'Ecole industrielle, appartenant alors à la ville de Lausanne, fut acquis par l'Etat et arrangé de manière à servir à la fois de pénitencier, d'hôpital, d'asile d'aliénés et de maison de discipline.

Une partie de l'un des étages fut occupée par les détenus correctionnels, l'autre par les enfants et les jeunes gens dont les parents demandaient la réclusion, impuissants qu'ils étaient à réprimer leurs dispositions vicieuses.

Un autre étage reçut des lits pour 40 à 50 malades, et les locaux inférieurs tinrent lieu d'asile pour les aliénés.

Anglomanie.

L'anglomanie est la plus grande maladie du jour ; on a tout copié sur les compatriotes de John Bull, mœurs, usages, coutumes et ce qui est pire, leur langage. En voulez-vous quelques exemples ? Lisez les lignes qui suivent et prêtez attention aux mots soulignés :

Pleins d'une superbe indifférence pour le *Struggle for life*, les *cockneys*, vêtus de longs *ulsters*, se rendent au *club* le *stick* à la main pour chasser le *spleen* qui les accable. Là, ils rencontrent nombre de *gentlemen* appartenant au *high-life*, qui jouent au *whist* ou font un *match* de billard. Après un vigoureux *shake hand* aux amis, ils se font servir un *bock* de *pale-ale*, et tout en fumant un londrés, se lancent entre eux, un *handicap* aux échecs, qui constitue pour cette assemblée *very select de clubmen* la *great attraction* de la soirée. Aux questions qui leur

sont posées, les *dandys* répondent brièvement par des *yes* et des *no*.

Leur partie terminée, nos *gentlemen* s'entretiennent des jeunes *miss* et des chevaux, et une fois sur le chapitre du *sport*, ils en débitent de toutes les façons. Les mots *groom*, *derby*, *turf*, *broock*, *tattersal*, *gentlemen rider*, *ponneys*, *steeple-chase*, *jockey*, *stude-boke*, *walk-ower*, *book-maker*, *ralle-paper*, *drag*, etc., qui tombent à chaque instant de leurs lèvres, sont les plus usités et les plus connus.

Ces messieurs du *pschutt* ne sortent des cercles qu'à une heure avancée de la nuit, non sans avoir pris part à un *lunch*, à la fin duquel chacun d'eux a porté un *toast* et donné rendez-vous à son voisin pour le lendemain au *five o'clock* ou au *lawn-tennis* d'une comtesse qui ne déteste point le *flirt*.

Lorsque, désertant leur *home*, les gens du monde voyagent, ils se rendent à la gare et demandent des tickets au bureau du receveur, puis, après une petite visite aux *water-closets*, traversent la voie ferrée sillonnée de *rails* et montent en *sleeping-car* ou dans un *wagon* ordinaire.

Où l'impôt ira-t-il se nicher ?

Jusque dans la barbe des pauvres humains, témoin ce qui se passe en Italie, où des journaux sérieux proposent au gouvernement d'imposer cet ornement donné par la nature, et du côté duquel est la toute-puissance. M. Crispi recourra-t-il à ce moyen ? C'est ce que nous apprendrons bientôt.

Quoi qu'il en soit, cet impôt a déjà des précédents ; il a fonctionné sous diverses formes en Russie. C'est Pierre-le-Grand, qui, connaissant l'attachement que ses sujets ont eu de tout temps pour les accessoires velus du visage, introduisit l'impôt sur la barbe dans son empire.

« La barbe est, disait-il, un ornement superflu, inutile. »

Et, partant de ce principe, il la frappa d'une taxe comme objet de luxe ; la taxe fut proportionnelle et progressive, non en raison de la longueur de la barbe, mais en raison de la position sociale de ceux qui la portaient.

Chacun, en payant l'impôt, recevait une petite médaille qu'il devait porter sur lui, car les gardes étaient inexorables : toujours munis de ciseaux, ils coupaient impitoyablement les barbes de ceux qui ne pouvaient pas montrer leur médaille.

Le bêtès malâdès dè la pesta.

(Suite).

Après cein, lè bêtès féroce :
Lo tigre, lo rhinocéroce,
Lo lào, lo rat, l'hommo dâi bou,
L'hippopotame, lo petou,

La serpeint, l'or et la panthère,
Lo chameau et lo dromadaire,
Et totès lè bête à Pianet
Vegniront repondre à l'appet;
Et tsaquena, dein cliia tenablia
Contà dè quiet l'étai coupablia;
Mà m'einlévine s'on trovà
Dè quiet pirè fouattà on tsat.

On petit vai vint tot ein boula
Derè que l'avài fé berboula
Onna balla pomma rambou.
« T'as bin fé, » lài dit lo petou,
Et on laissà, sein lài rein fèrè
Cé pourro tot petit affèrè.
Lo philoxéra dit : « Por mè
Ein mè fourreint dein on partset
Yò su sù que nion ne m'attrapè,
Yé fé chétsi dâi ballès rappè
Et ruinà mé d'on vegnolan
Ein lo priveint dè son vin blian. »
« Tant mi! tant mi! fe 'na cavala,
On n'héga, chétse que n'étala,
Kâ quand cliiâo sacré tserroton
Ont caressi lo bossaton
L'ont lo diablo, cliiâo tsaravoutès,
D'écourdjatâ su noutrès coûtès
Que cein no fâ on rudo mau;
Et l'est bin fé se cliiâo chamau
N'ont pas adé onna quartetta
A s'einfatâ dein la dierdietta! »
« Bravò! cria-t-on, bin parlâ
Et vive lo philoxérâ! »

Enfin restâvè lo bourisquo
Que vint tot dié et tot loustiquo
Dévânt très-ti sè confessi,
Kâ n'avâi à sè reprodzi
Que 'na bin petita misère,
Et lo *hi-hi* poivè bin crairè
Que n'avâi pas gros à risquâ
Vu qu'on n'avâi pas condanâ
Lè bêtès dè sang, dè carnadzo
Qu'ein aviont fé dix millè iadzo
Mé què li. Mà noutron galé
Cognessâi pou lè z'estaffié
Que décidâvont dâi z'affères.
Dévânt cliiâo terriblo compères,
Lo bourisquo s'aminè don
Et lào fâ : « On certain delon,
Ein passeint lo long de 'na rietta,
Y'é vu 'na trotse dè saletta
Et mè su met à la brottâ
Y'é z'u too, dusso l'avouâ,
D'ein medzi feinnement 'na folhie. »
« Eh! canaille, coquien, chenolhie!
Se tsacon dâi z'autro boeilâ,
Lo vouâiquie lo grand scélerat!
L'est la causa, cé grand pandoure,
Dè tot cé mau que no devourè. »
Lo lào, que fasâi lo greffié,
Lâo fe : « Cé tsancro dè tadié
A fé oquie d'abominablio
Et po pouni cé grand coupablio,
Lo faut condanâ à la moo. »
A la vòta furont d'accoo,
Kâ nion ne crâignâi sa colère
Et l'eut tot lo drâi se n'affère,
Kâ sein fèrè, ni ion, ni dou,
Lè z'autro lài toozont lo cou.

Se cein va dinsè dein lo mondo
Dâi quatro piautès, vo repondo
Que tsi cliiâo que vont su dou pi
Cein ne va, ma fâi, diéro mi.
Se vo z'âi 'na grossa courtena
Et que po robâ 'na fortèna
Vo grabouilli su dâo papâ
Tot coumeint cliiâo dâo Panamâ,
N'aussi pas couson dè l'affèrè :
« L'est on fin coo, l'a bin su fèrè! »
Se deront lè dzeins, et adon
On vo traitèrâ tot dâo long
Dè monsu, d'hommo dè cabosse,
Et nion ne derâ : « L'est 'na rosse; »
Tsacon vo trairâ son tsapè
Tot coumeint à n'on conseillè.
Mâ se vo z'éte on pourro diablo,
Mau vetu, affauti, minablio,
Avoué onna beinda d'einfant
A quoui vo faut bailli dâo pan,
Malheu! se po voutron mènadzo
Vo fourguenâ dein on pliantadzo
Que ne vo z'appartigné pas
Po lài couilli on eimbottâ
Dè reparâ âo d'épenatse!
Quand bin cein ne vaut pas on batse,
On ne vo maillè pas lo cou,
Mâ on vo fâ traci âo cliiio.

C.-C. D.

Lausanne, le 9 janvier 1894.

Monsieur le rédacteur,

Pour rassurer vos lecteurs, sans doute quelque peu impressionnés par la description effrayante que vous leur avez faite de la fin de notre monde, dans votre précédent numéro, permettez-moi d'attirer votre attention sur les lignes suivantes, que j'emprunte au très intéressant almanach Hachette :

Le soleil perd constamment sa chaleur, sa masse se condense, se contracte, la circulation se ralentit à sa surface.

Par suite de l'affaiblissement de sa radiation, la vie terrestre ira toujours en se concentrant vers l'équateur. Lentement notre Soleil s'obscurcira. La Terre, réduite à la pâle clarté des étoiles, sera envahie par le froid et les ténèbres; les êtres organisés disparaîtront successivement, la vie obscure des plantes cessera, la mer gelée n'aura plus de marées. Les planètes continueront de tourner autour du soleil éteint, dont la chaleur se relèvera peut-être un instant, à la suite de quelque énorme affaïssement survenu à sa surface; mais il ne tardera pas à se refroidir tout à fait.

Mais d'après les calculs de M. Thomson, si aucun phénomène imprévu ne survient, si tout demeure dans l'état actuel des choses, cette fin de notre monde ne se produira pas avant... dix millions d'années!

Donc, les prédictions du professeur Falb, d'après lesquelles une comète vagabonde viendrait cogner notre Terre, en 1899, ne doit pas trop nous inquiéter; il s'est trop souvent trompé sur la pluie et le beau temps, pour que nous ayons confiance en ses calculs.

Depuis que le monde existe, les nombreux corps célestes qui constituent notre système solaire ont suivi sans dévier la route que Dieu leur a tracée. Tout est en règle là-haut, soyez tranquilles. De temps en temps seulement, un bolide vient s'égarer chez nous pour intéresser nos savants et leur apprendre de quoi sont faits les astres qui nous éclairent; de temps en temps, une pluie d'étoiles filantes, fusées gigantesques, sillonnent notre ciel, et c'est tout.

Rien ne paraît donc nous menacer dans ce domaine que le refroidissement graduel du soleil, dont le foyer s'éteindra nécessairement peu à peu, faute d'aliments combustibles. Mais ce refroidissement sinistre, qui entraînera la mort de tout ce qui vit, de tout ce qui se meut à la surface de la terre, est encore bien éloigné, si nous en croyons le célèbre Thomson... Dix millions d'années! c'est joliment long.

Bah! Il vaut encore la peine de se faire un habit neuf et de mettre notre vin en bouteille. Qu'en dites-vous, cher Conteur?

(Un ancien abonné).

Une consultation.

La semaine du jour de l'an est la semaine des bonbons. C'est aussi la semaine des indigestions. A ce propos, on cite un trait assez amusant : Un médecin, d'une très grande réputation à Paris, était mandé par une dame très riche. Il se rend aussitôt chez elle; on l'introduit dans un grand salon, et la dame lui indique, les larmes aux yeux, un... affreux petit singe, emberlificoté de dentelles et couché sur d'élégants coussins. L'animal paraissait souffrir beaucoup.

Le docteur, profondément humilié et vexé du rôle de *médecin de singe* qu'on veut lui faire jouer, ne s'acquitte pas moins consciencieusement des devoirs de sa profession. Il tâte silencieusement le poulx du singe, l'examine avec attention et reconnaît bientôt la nature de sa maladie; puis, avisant dans un coin du salon le petit-fils de la dame, gros baby, bizarrement accoutré, qui se vautre sur un tapis, il va l'examiner aussi, lui tâte le poulx, et, revenant vers la dame, il lui dit d'un air grave :

— Madame, *vos deux fils* ont une indigestion; ils n'ont qu'à boire du thé et à faire diète; cela se passera.

Et, saluant profondément la dame stupéfaite, le docteur s'en alla.

(Annales politiques et littéraires).

Le pasteur de Rances.

Durant les premières années qui suivirent la Réformation dans le Pays de Vaud, les pasteurs, bien insuffisants par le nombre aux besoins des paroisses